
ANALYSES ET COMPTES RENDUS

I. — Philosophie générale

F. Mentré. — COURNOT ET LA RENAISSANCE DU PROBABILISME AU XIX^e SIÈCLE. Paris, Rivière, éditeur, 1908. 1 vol. in-8°, VIII-649 p.

On se remue beaucoup, depuis quelques années, pour *réhabiliter* Cournot. C'est du moins le mot qu'emploie à tous moments M. Mentré, le distingué professeur de l'École des Roches qui consacre à cette tâche un gros volume. En même temps qu'une dette personnelle, il voudrait, dit-il, « acquitter la dette de la postérité, la dette d'une multitude d'intelligences qui doivent beaucoup à Cournot et qui ne l'ont pas assez dit » (p. 1). Mais si Cournot a de par le monde tant de débiteurs plus ou moins discrets, il est tout *réhabilité*, et il ne pourrait plus aujourd'hui, comme il l'a fait si souvent, se plaindre d'être méconnu. Il vivait encore, si j'ai bonne mémoire, quand un de mes meilleurs amis me réclamait avec insistance un de ses livres que j'étais, en effet, très peu pressé de lui rendre. Ce petit fait servirait peut-être à prouver en quelle estime, dans certains groupes, on tenait déjà ses œuvres, et peut-être aussi qu'elles étaient devenues rares dès ce temps-là. Est-il vrai qu'on en avait mis au pilon beaucoup d'exemplaires? Il est certain qu'elles ne pouvaient intéresser le grand public. Elles étaient trop sérieuses, et, il faut bien le dire, trop obscures. Nous avons quelque vanité à lire les élucubrations mi-partie mathématiques, mi-partie philosophiques de celui que Taine, dans un livre fameux, avait mis à part. Les comprenions-nous vraiment? Je n'en suis pas sûr, et je crois bien qu'aujourd'hui encore, on s'applique surtout à en découvrir le véritable sens. C'est ce que M. Mentré fait, à son tour, dans cette importante monographie où il tâche de faire revivre l'homme, le savant et le philosophe.

Dans un premier chapitre, intitulé : *La vie, l'homme, l'écrivain*, on nous fait remonter peut-être un peu haut pour mieux déterminer le caractère de Cournot. Il avait toutes les qualités du Franc-Comtois, et aussi quelques défauts, si toutefois la malice et l'opiniâtreté tranquille, avec une disposition marquée, malgré toutes les expressions de la modestie, à ne pas douter de son mérite, sont nécessairement des défauts dans tous les cas et pour tout le monde. Son nouveau biographe nous conte beaucoup de ces anecdotes caractéristiques dont sont remplis les *Souvenirs*, restés inédits, que Cournot avait arrêtés en 1859, dix-huit ans avant sa mort; mais quelques-unes

tourment court et n'ont pas tout le sel qu'elle pourraient avoir; on aime mieux nous renvoyer à des détails plus complets fournis ailleurs¹ par H.-L. Moore. Il n'est cependant pas indifférent de savoir que ses camarades à l'École normale avaient donné au futur philosophe le surnom de *Juste milieu*. Il était entré à l'École un an avant qu'elle eût à subir la suppression temporaire de 1822 à 1827. Resté à Paris, choisi pour secrétaire par le maréchal Gouvion Saint-Cyr dont il devait, après y avoir collaboré et en avoir écrit la préface, publier les Mémoires posthumes, il put fréquenter pendant une douzaine d'années le monde savant et y cultiver d'utiles relations, en préparant son doctorat ès sciences et sa licence en droit. La protection de l'illustre Poisson lui valut, à la fin de 1834, la chaire d'analyse et de mécanique à la faculté des Sciences de Lyon. Ce fut sa seule année d'enseignement. Il était nommé à trente-quatre ans recteur de l'Académie de Grenoble et, bientôt après, à la mort du grand Ampère, inspecteur général et président du jury d'agrégation en mathématiques. Sous le ministère Fortoul, désigné pour le rectorat de Toulouse, il demanda celui de Dijon où il devait prendre sa retraite en 1862. Telle fut, en raccourci, la carrière vraiment exceptionnelle de Cournot. Ses hautes fonctions administratives lui ménagèrent des loisirs qu'il sut bien employer. L'énumération méthodique de ses œuvres si diverses fera voir en lui un véritable polygraphe, inspiré souvent par les circonstances, et elle montrera aussi quelle était sa manière de travailler.

Avant de rentrer dans l'Université, il fit, sur commande, deux traductions, celle des *Éléments de mécanique* de Kater et Gardner, et celle du *Traité d'astronomie* de J. Herschell, publiées en 1834. La seconde eut un succès considérable; c'est la seule publication, il le disait lui-même, qui l'ait vraiment satisfait. Je passe sur sa thèse de doctorat, et, de deux autres traités de mathématiques, je donne le titre seulement de celui qui se termine par un résumé où se rencontrent des considérations philosophiques d'une réelle importance: *De l'origine et des limites de la correspondance entre l'algèbre et la géométrie* (1847). D'ailleurs il avait dès le début mêlé les mathématiques et la philosophie. Poisson avait déjà trouvé dans sa thèse de doctorat de la pénétration philosophique, « en quoi je pense bonnement, lit-on dans les *Souvenirs*, qu'il n'avait pas tout à fait tort ». Mentionnons, pour n'y pas revenir, une édition des *Lettres d'Euler*, et l'ouvrage important et utile à consulter encore aujourd'hui, qu'il donne, après avoir pris sa retraite, sous le titre: *Des institutions d'instruction publique en France*, et quelques articles dans le dictionnaire de Franck, sur la *Probabilité* et sur la *Quantité*, en particulier.

Mais voici trois ouvrages de Cournot qui traitent de la même matière, parus successivement en 1838, 1863 et 1877 (l'année de sa

1. *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1905.

mort), et, dont le premier était intitulé : *Recherches sur les principes mathématiques de la théorie des richesses*¹. C'est le groupe des œuvres relatives à l'économie politique et, plus particulièrement, à l'économie mathématique. Les deux derniers sont chacun, et surtout le second², un essai de mise au point avec l'espoir de rendre le sujet plus accessible au public. Pour cette partie de ses travaux, Cournot a semblé mériter la gloire d'un inventeur. Mais, comme il arrive souvent, l'invention trouva plus de faveur à l'étranger qu'en France. Aujourd'hui encore, c'est à l'étranger que l'on étudie un peu partout cette méthode d'appliquer les mathématiques à l'économie politique pour en faire une science positive, tandis qu'elle compte chez nous fort peu de partisans. M. Mentré cherche vainement dans les antécédents de Cournot les raisons ou l'occasion de cette grande découverte. Peut-être — c'est une simple conjecture — aurait-il été moins embarrassé pour l'expliquer s'il avait pu connaître alors ce que M. Léon Walras, l'un des plus éminents représentants de cette science nouvelle qu'il est allé, à mon grand regret, développer et enseigner à Lausanne, nous a révélé dans la *Revue du mois* (août, 1903). Son père, nous dit-il, était entré à l'École normale en 1820, c'est-à-dire un an avant Cournot. La suppression de l'École lui fut moins favorable qu'à son camarade. Mais il était lui aussi très laborieux. Dans l'étude du droit, il fut arrêté par la doctrine du Code civil au livre des *Biens* et au titre de la *Propriété*; en homme de science et en philosophe, il consacra plusieurs années à méditer sur cet ordre de questions et, en 1831, il publia le fruit de ses réflexions sous ce titre : *De la nature de la richesse et de l'origine de la valeur*. M. Léon Walras l'analyse et ajoute : « Mon père est donc bien, par son ouvrage de 1831, le vrai précurseur de l'économie politique nouvelle ». La question se pose aussitôt, et je suis, je crois, le premier à le dire : est-il probable qu'Antoine-Augustin Cournot ait ignoré le livre de son ancien camarade Antoine-Auguste Walras? Alors peut-être découvrirait-on l'occasion du livre de 1838, inutilement cherchée par M. Mentré. Il resterait, il est vrai, à comparer les titres des deux auteurs. Ce serait, sans doute, pour les spécialistes, l'objet d'une étude intéressante.

Nous arrivons enfin aux ouvrages de philosophie proprement dite, à ceux qui nous intéressent le plus et par lesquels M. Mentré pouvait justifier le sous-titre de son travail : *La renaissance du probabilisme au XIX^e siècle*. Ces ouvrages présentent la même filiation que ceux dont je viens de parler : les idées qui constituent le fond de la doctrine sont déjà exprimées dans le premier en date; dans les autres, elles sont reprises, présentées dans un ordre nouveau, sous un autre titre; ce sont bien, comme je l'ai indiqué, des essais successifs de mise au

1. Les *Recherches* ont été traduites en allemand, en anglais et en italien.

2. Le troisième est intitulé : *Revue sommaire des doctrines économiques*. Seule la conclusion en est philosophique, et le rattache par là aux deux autres ouvrages.

point pour les faire accepter plus facilement. Il y a toutefois ici cette grande différence que l'on n'a pas lieu d'hésiter sur l'origine de la doctrine. Après avoir remonté jusqu'à Carnéade, M. Mentré fait voir, avec une grande richesse de détails, dans quel courant a été, en quelque sorte, emportée la pensée de Cournot. Ses premières lectures l'avaient initié déjà aux travaux sur les calculs des probabilités et des chances qui avaient occupé quelques grands esprits du XVII^e siècle et dont on trouve la trace dans la Logique de Port-Royal. Plus tard, il fréquenta les savants qui, à l'exemple de Laplace, publiaient sous une forme ou sous une autre le résultat de leurs études sur les mêmes problèmes. Laplace avait donné en 1802¹ la *Théorie analytique des probabilités* et, en 1814, son *Essai philosophique sur les probabilités*. Le *Traité élémentaire des probabilités* de Lacroix, publié en 1816, atteignait en 1833 sa quatrième édition. Poisson faisait paraître en 1837 ses *Recherches sur la probabilité des jugements*, « qui provoquèrent dans le monde savant une lutte mémorable où le calcul des probabilités est fort malmené, mais où sa situation s'affermirait par là même » (p. 138). Six ans plus tard, en 1843, Cournot entrait en lice avec son *Exposition de la théorie des chances et des probabilités*. « Je tâcherai un jour, si les circonstances me le permettent, disait-il dans la Préface, de développer les idées qui ne sont qu'indiquées dans le dernier chapitre de cet ouvrage : j'ai craint qu'on ne me reprochât si j'insistais davantage ici, de trop mêler la métaphysique à la géométrie » (p. 142). Les circonstances le lui permirent si bien qu'il commenta, illustra et enrichit dans trois œuvres maîtresses la doctrine résumée en huit points à la fin de l'*Exposition*. Ces œuvres sont, comme on le sait bien : l'*Essai sur les fondements de nos connaissances et sur les caractères de la critique philosophique* (1851, 2 vol.), œuvre analytique; le *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales dans les sciences et dans l'histoire* (1861, 2 vol.), œuvre de synthèse; et les *Considérations sur la marche des idées et des événements dans les temps modernes* (1872, 2 vol.), « sorte d'illustration historique, dit M. Mentré, des thèses précédemment soutenues ». Il faut y joindre le volume de vulgarisation, publié en 1875, avec l'épigraphe d'ailleurs inexacte : *Novissima verba*, et dont le titre n'est pas plus court que celui des ouvrages précédents : *Matérialisme, vitalisme, rationalisme; études sur l'emploi des données des sciences en philosophie*. En y travaillant, je suis persuadé que Cournot se souvenait du *Discours sur l'étude de la philosophie naturelle*, composé par J. Herschell, dont la traduction (anonyme) avait paru, comme celle du *Traité d'Astronomie*, en 1834.

M. Mentré a raison de dire que l'*Exposition* « est vraiment le livre initial et la clef du système » (p. 143). De ses réflexions sur les mathématiques, et surtout sur le calcul des probabilités, Cournot fait sortir

1. La même année paraissait la *Théorie mathématique du jeu*, par Ampère.

deux idées maîtresses, complémentaires, à ses yeux, l'une de l'autre, celle de hasard et celle d'ordre. Sa théorie du hasard est la partie la plus originale de la doctrine. En la proposant, il se sépare de Bossuet, qu'il révérait, et de Laplace, qu'il n'aimait guère. Le premier avait dit : « Ne parlons donc plus de hasard ni de fortune ou parlons-en seulement comme d'un nom dont nous couvrons notre ignorance ». Pour le second, le mot hasard n'est qu'un vain son, *flatus vocis*, qui nous sert à déguiser notre ignorance des causes. On connaît d'ailleurs la phrase du grand astronome : « Nous devons envisager l'état présent de l'univers comme l'effet de son état antérieur et comme la cause de celui qui va suivre ». Cournot écrit au contraire dans son dernier ouvrage de philosophie : « A cet égard, notre profession de foi est faite depuis longtemps... Non, le hasard n'est pas sans relation avec la réalité extérieure; il exprime une idée qui a sa manifestation dans des phénomènes observables et une efficacité dont il est tenu compte dans le gouvernement du monde; une idée fondée en raison, même pour des intelligences fort supérieures à l'intelligence humaine et qui pénétreraient dans une multitude de causes que nous ignorons. Cette idée est celle de l'indépendance actuelle et de la rencontre accidentelle de diverses chaînes ou séries de causes; soit que l'on puisse trouver, en remontant plus haut, l'anneau commun où elles se rattachent et à partir duquel elles se séparent; soit qu'on suppose (car ce ne peut être qu'une hypothèse) qu'elles conserveraient leur mutuelle indépendance, si haut que l'on remontât » (*Matérialisme*, etc., p. 305-306).

Or le hasard est lui-même, comme le montrent la statistique et le calcul des probabilités qui est le calcul des hasards, soumis à des lois; il n'est pas en dehors de l'ordre dont Bossuet, cité par Cournot, avait dit : « Le rapport de la raison et de l'ordre est extrême. L'ordre ne peut être remis dans les choses ni être entendu que par elle. Il est ami de la raison et son propre objet ». C'est donc de l'ordre, et non des causes, obscures pour nous le plus souvent comme les substances mêmes, ni de prétendus principes, que les savants doivent s'enquérir, s'ils sont obligés, comme nous le verrons, de recourir à la philosophie pour procéder à une construction scientifique. Cet ordre se révèle à nous par des caractères analogues à ceux de la beauté, et la raison, qui y trouve son propre objet et son ami, est comme un sens esthétique. Grâce à lui elle s'élève, par une sorte d'intuition, au plus haut degré de la probabilité qui, dans toutes les recherches, équivaut à la certitude; il est pour elle comme le criterium de la vérité. « L'idée d'ordre a cela de singulier et d'éminent qu'elle porte en elle sa justification et son contrôle » (*Essai*, 890).

Empruntées directement aux textes ou rencontrées dans le livre de M. Mentré, ces citations nous découvrent les pensées les plus profondes de Cournot et sa méthode. Pour lui, la connaissance scientifique proprement dite est fondée sur l'observation des faits, aussi bien en mathématiques dont les vérités se vérifient en dernière analyse par

l'expérience, qu'en physique, et sur la déduction des conséquences. La spéculation philosophique, au contraire, qui porte sur l'enquête de la raison des choses, ou de l'ordre, procède par inductions et par jugements de probabilité. Il n'y a plus ici de déductions, plus de démonstrations catégoriques : « Tantôt la probabilité traverse des degrés sans nombre; tantôt la raison est portée à voir ici la conséquence d'une harmonie préétablie, là le résultat de la multiplication indéfinie de combinaisons fortuites tandis qu'en d'autres cas elle flotte indécise, inclinant à se prononcer dans un sens ou dans l'autre, par suite de dispositions qui peuvent varier avec les habitudes intellectuelles, l'état des lumières et les impressions venues du dehors » (*Essai*, 369). Voilà une distinction de la philosophie et des sciences fondée sur la différence de leurs méthodes telle qu'elles sont l'une et l'autre sommairement et assez clairement décrites. Un peu plus haut (*fn* du § 68) nous lisons : « Toute la suite de cet ouvrage tendra à faire ressortir de plus en plus cette distinction capitale entre la science et la philosophie, à tâcher de faire la part de l'une et de l'autre, et à montrer que ni l'une ni l'autre ne peuvent être sacrifiées sans que ce sacrifice n'entraîne l'abaissement de l'intelligence de l'homme et la destruction de l'unité harmonique de ses facultés ».

Cette préoccupation de distinguer, pour les opposer, la philosophie et les sciences, qui domine et gouverne toute l'œuvre proprement philosophique de Cournot, a peut-être revêtu son expression la plus frappante dans le résumé, dont j'ai déjà parlé, du traité mathématique : *Origine et limites de la concordance entre l'algèbre et la géométrie*. Voici les deux propositions auxquelles se ramène la thèse en question : « L'esprit ne peut régulièrement procéder à la construction scientifique sans s'appuyer sur une théorie philosophique quelconque, et néanmoins les progrès et la certitude de la science ne dépendent point de la solution donnée à la question philosophique » (p. 262-263). Le commentaire de ces deux propositions, en nous rappelant quelques traits déjà signalés, me paraît d'une importance capitale. De la philosophie des mathématiques, Cournot passe à la philosophie en général : « La nier, dit-il, c'est nier une des conditions de la construction du système général des connaissances humaines. Mais d'un autre côté, confondre l'élément philosophique avec l'élément scientifique de la connaissance, c'est tomber dans un abus de langage aussi préjudiciable à la vérité qu'aux intérêts de la cause qu'on veut servir : car il ne manquera pas de gens qui prouveront très bien que la philosophie n'est ni la science, ni une science; et qui, de ce que la philosophie n'est pas ce que ses adeptes voudraient qu'elle fût, seront portés à conclure qu'elle n'est rien; et tenteront de mutiler l'esprit humain, en condamnant à l'inaction ou à l'impuissance l'une de ses plus nobles facultés ». Reste donc à savoir ce qu'elle est pour Cournot, ou à le lui entendre dire plus clairement que nous ne l'avons entendu plus haut. Le voici : « Conclure que toutes les théories philosophiques sont indifférentes ou de nulle valeur au fond,

parce qu'on ne peut pas en finir, par le calcul ou par l'*experimentum crucis* de Bacon, avec deux théories philosophiques contradictoires, ce serait comme si l'on niait le goût et le beau dans les arts, parce qu'on ne peut pas prouver par syllogisme ou par expérience, la supériorité d'une toile de Rubens sur le méchant tableau qu'un homme, au goût bizarre, a la fantaisie de préférer. Le sentiment du vrai en philosophie appartient à cette faculté supérieure de l'esprit qui saisit l'ordre et la raison des choses; qui procède par analogie et par induction plutôt que par jugement déductif, en sorte qu'elle ne peut être soumise au contrôle du calcul ou de la déduction syllogistique; qui opère sur des idées et des rapports purement intelligibles, et qui dès lors ne peut pas davantage être soumise au contrôle de l'expérience » (*Origine*, p. 363-364).

Je prie M. Mentré de me pardonner cette longue citation qui ne se trouve pas dans son livre, et surtout l'usage que je prétends en faire pour apprécier la doctrine de Cournot. Certes, il ne pousse pas lui-même jusqu'à la superstition son culte pour le penseur dont il admet les conclusions les plus importantes! Il a fait ses réserves dès le commencement de son étude (p. 60), et convient que la pensée de Cournot présente des points faibles, surtout parce qu'il avait quelquefois mal compris Leibniz; il l'avait cependant étudié dès sa jeunesse. Plus loin, il reconnaît que son attitude vis-à-vis de la psychologie est assez embarrassée (p. 363), ou que la philosophie de la nature vivante n'est pas, dans son œuvre encyclopédique, le meilleur échantillon de son érudition scientifique (p. 365 sq.). Mais l'admiration l'emporte sur les critiques¹. À la fin du volume, dans un appendice, nous trouvons les différences qui le séparent de Comte, les raisons de croire qu'il a longtemps ignoré ce contemporain, un peu plus jeune que lui, mais qui s'était montré plus précocement, et la preuve que s'ils ont un certain nombre d'idées communes, ce fut l'effet des circonstances dans lesquelles ils se sont formés l'un et l'autre, ou, comme on dit, du milieu. Et lorsque Cournot eut étudié l'œuvre de Comte, il n'hésita pas à dire dans les *Considérations* (II, p. 227) : « La philosophie des sciences, selon nous, survivra à tous les systèmes, sans excepter celui des positivistes ». M. Mentré, qui cite ce passage, ajouta aussi-

1. Je signale cependant, p. 494, un portrait joliment dessiné, où M. Mentré ramène à de justes proportions, peut-être plus qu'il ne le voulait, le mérite du modèle : « ... Comme tous les hommes très intelligents, il voit le pour et le contre des choses.... Il est essentiellement critique, et il critique perpétuellement ses propres idées.... Il n'est pas une théorie qu'on puisse lui attribuer avec assurance; derrière l'affirmation se cache la restriction. S'il est difficile d'exposer ses idées, il est aussi malaisé de les combattre, parce qu'il en a vu lui-même le fort et le faible : on déniche toujours dans l'œuvre un texte qui prouve que la critique n'a pas lu assez attentivement, et que Cournot lui-même avait prévu et prévenu les objections. » En fait, on trouve tout et de tout dans ses ouvrages, et naturellement des idées qui ont fait, depuis, leur chemin, comme celle du désaccord entre la continuité de la nature et le caractère discret de notre entendement et du langage, ou celle qui ont permis de voir en lui un précurseur du Pragmatisme, etc.

tôt : « Cournot avait raison d'espérer que la philosophie des sciences finirait par s'imposer. Sa prophétie reposait sur le fait le plus aveuglant : le perfectionnement continu des sciences (p. 614) ».

Est-ce donc là, en définitive, le sens que doit prendre, dans le système de Cournot, le mot *philosophie*? Il le semble bien, même quand il emploie, comme synonyme, le mot *métaphysique*. La subordination de cette philosophie des sciences aux progrès des sciences en résulte dès lors fatalement, et la tâche principale de Cournot, dans toute son œuvre, malgré ses protestations de faire à la philosophie et à la science leur part, sous peine d'entraîner par le sacrifice de l'une ou de l'autre « l'abaissement de l'intelligence de l'homme », serait donc de tenir ce serment d'Annibal dont témoigne une phrase ironique des *Souvenirs* : « La philosophie devait être autrefois la servante de la théologie; c'est au tour de la science d'être la servante de la philosophie » (p. 9). Considérée comme recherche indépendante, la philosophie n'a réellement pour lui aucune valeur : « Il ne manquera pas de gens qui prouveront très bien que la philosophie n'est ni la science, ni une science, et qui, de ce que la philosophie n'est pas ce que ses adeptes voudraient qu'elle fût, seront portés à conclure que ce n'est rien ». M. Mentré, de son côté, cite cette phrase du *Vitalisme*, etc. : « En philosophie, les fondements de l'édifice sont tout l'édifice, de même que la racine d'une truffe c'est toute la truffe » (p. 259), et ailleurs ces expressions caustiques de Humboldt sur Fichte, Schelling et Hegel, que Cournot s'approprie dans les *Considérations* et commente à souhait : « Le bal masqué des plus extravagants philosophes de la nature » (p. 612). Cependant il fait grâce à Kant; il le cite; il en donne même tel ou tel mot en allemand; a-t-il compris la portée de sa doctrine? On peut en douter : il aurait été incliné à plus d'indulgence pour ses successeurs. La philosophie n'a de valeur à ses yeux que dans ses rapports avec les sciences, et elle ne joue même alors qu'un rôle subordonné.

Mais comment concilier, dira-t-on, cette dernière affirmation avec la proposition rapportée plus haut : « L'esprit ne peut régulièrement procéder à la construction scientifique sans s'appuyer sur une théorie philosophique quelconque »? Ne semble-t-il pas que Cournot attribue ainsi aux théories philosophiques, ou, en un mot, à la philosophie, une importance décisive, puisque, sans elle, toute construction scientifique, c'est-à-dire ce qui est pour les sciences la condition de tout progrès, serait impossible? Encore faut-il remarquer le mot *quelconque*, et se rappeler aussi la proposition restrictive qui suit immédiatement dans le texte donné plus haut, et la force de l'adverbe qui la commence. Mais il faut surtout comprendre, et les citations déjà réunies le rendent, je crois, facile, la différence que Cournot établit entre ce qui est scientifique et ce qui n'est que philosophique. Cela seul a une valeur scientifique, d'après sa manière de parler, qui résulte, nous l'avons vu, de l'observation, des déductions et des

démonstrations catégoriques. Les jugements de probabilité, et les inductions qui pour lui ne sont pas autre chose que de tels jugements n'ont qu'une valeur philosophique. Ces jugements de probabilité qui fournissent, sous certaines réserves et par fortune, de nouvelles occasions de procéder par déductions et démonstrations catégoriques, sont l'œuvre de cette raison que Cournot identifie, nous l'avons montré, avec une sorte de goût plus ou moins sûr, et qui tantôt est irrésistiblement portée à concevoir un ordre déterminé, tantôt reste indécise. Cette raison n'est pas la faculté des principes. Elle fait plutôt songer à l'imagination du poète et de l'artiste. Mais si le savant lui-même a besoin de cette espèce d'imagination pour être « capable du travail qui a pour objet l'extension de la science positive » (*Origine*, p. 398), travail auquel Cournot avouait modestement que le sien ne pouvait être comparé, c'est à la condition qu'elle prépare à la raison, entendue dans un tout autre sens, les moyens de s'exercer et qu'elle en reconnaisse la souveraineté.

Le vice de la doctrine, en ce qu'elle a d'essentiel et de vraiment original, vient de ce qu'elle a son point de départ dans les recherches abstraites de l'*Exposition*. M. Mentré les a analysées avec soin¹, mais sans marquer assez combien elles sont de nature à faire perdre le sens du réel. Tout entier aux combinaisons, en apparence fortuites et cependant soumises à certaines règles qui gouvernent le général, tandis que l'individuel, comme tel, en est, si l'on peut ainsi dire, affranchi, Cournot en était venu à considérer l'ensemble des choses comme composé de phénomènes déterminés, mais formant des séries indépendantes dont les rencontres produisaient le hasard, c'est-à-dire un véritable fait, ayant une existence objective, bien plus, « une efficacité dont il est tenu compte dans le gouvernement du Monde » ! Comme si cette indépendance des séries pouvait s'accorder avec les principes de continuité et de causalité, et le hasard avec la possibilité de la science ! Et, en vérité, Cournot a comme énervé les sciences. Nous lui devons, « la renaissance du probabilisme ». Il a tenté de substituer à la recherche patiente, pénible, mais nécessaire, des causes et des lois, entreprise avec une ferme conviction d'assurer tôt ou tard l'établissement de rapports sans exceptions, l'appréciation incertaine, et qui ne peut être jamais qu'un expédient provisoire, d'un ordre plus ou moins probable, plus ou moins satisfaisant pour notre goût. Par là il a introduit ce demi-scepticisme dont nous trouvons la trace dans tant de travaux contemporains sur la philosophie des sciences. Mais il a surtout contribué à répandre l'idée que loin qu'il appartienne à la philosophie de faire la loi aux sciences, elle ne peut au contraire que la recevoir.

A. PENJON.

1. La tâche était malaisée. M. Mentré s'en est acquitté le mieux possible. J'ai cependant relevé, p. 216, l. 14, une inexactitude qui rend inintelligible une démonstration de Cournot.